

qu'à force de patience et de douceur, elle arriverait à le corriger.

—Je lui donnerai l'exemple, pensait-elle, et me voyant travailler pour lui, il aura bien certainement honte de sa paresse.

Et elle en concluait que Jacques finirait par se mettre résolument au travail pour lui rendre la vie douce et heureuse.

Pour cela, il ne lui fallait que sacrifier quelques mauvaises habitudes et surtout rompre avec les connaissances déplorables qu'il fréquentait.

Elle espérait bien l'y décider. Et, se disait-elle en se bécotant d'illusions, je lui ferai un intérieur si agréable, si heureux, qu'il ne pourra plus jamais s'éloigner de moi.

Pauvre Marianne, pauvre fille animée des meilleurs sentiments, elle supposait que Jacques le débauché, le querelleur, le paresseux s'amenderait, et ne vivrait plus que pour elle.

Hélas ! ces douces illusions, la plus sombre réalité devait bientôt les dissiper.

Après avoir laissé supposer qu'il se corrigerait, Jacques retomba de plus belle dans sa vie de paresse et de débauche.

Marianne en éprouva un chagrin violent. Mais elle ne fit rien pour rompre avec celui qui avait si mal répondu à ses espérances et à ses exhortations.

Elle était bien décidément sous le joug. Et le pouvoir qu'exerçait sur elle celui qui avait su devenir son maître était si grand, si absolu, que la malheureuse perdit peu à peu toute énergie, toute volonté. Il y avait loin, maintenant, de cette femme timorée, tremblant sous le regard de Jacques, à la fille qui repoussait si énergiquement les audacieux, et tirait vanité de son indépendance.

Marianne ne se sentait plus le courage d'essayer même une révolte contre son cœur si faible et si lâche.

Elle obéissait aveuglément, apportant, chaque semaine, sa paie à l'homme dégradé qui vivait ainsi de son travail à elle, comme il vivait du travail de sa mère, la mendicante et de son frère, le remouleur.

Et le cynique gredin acceptait le tout, avec un calme superbe, comme s'il se fût agi d'une redevance légitime perçue.

Ne savait-il pas, depuis longtemps, que Marianne était sous sa domination absolue ?

Ne savait-il pas qu'il jouait vis-à-vis d'elle le rôle du dompteur qui force sa lionne à se coucher à ses pieds, et la tient soumise, obéissante, fascinée sous son regard ?

Il n'y a pas de si bon métier qui n'ait ses temps de chômage ; l'ouvrière la plus habile et la plus laborieuse est bien forcée alors de rester chez elle les bras croisés. Marianne avait passé par là plus d'une fois, sans en avoir trop souffert ; mais à présent que, grâce à Jacques Frochard, toutes ses économies, toutes ses ressources avaient été dissipées chez le marchand de vin ou dans les maisons de jeu, elle se demandait comment on ferait pour vivre quand les mauvais jours reviendraient.

Jacques n'admettait pas que cela fût possible et que la caisse restât vide parce que l'aiguille ne marcherait plus.

La situation tant redoutée ne tarda pas à se produire. La morte saison arriva fatalement, comme tous les ans.

Marianne, avant d'avoir rencontré Jacques, prenait alors sur ses économies ce qu'il lui manquait pour vivre ; mais, depuis longtemps, la chose n'était plus possible.

Jusque-là, cependant, elle n'avait jamais manqué de déposer fidèlement sa petite offrande dans le tire-lire de l'enfant de l'atelier.

Elle s'était plusieurs fois privée de déjeuner pour mettre de côté, sou à sou, la modeste somme.

Un matin, au moment où Marianne le quittait pour aller à son ouvrage, le fils de la Frochard la retint.

Puis, la regardant comme il savait le faire quand il voulait être obéi :

—Marianne, lui dit-il, j'ai besoin d'argent pour demain samedi.

—De l'argent ? Tu sais bien, Jacques, que je n'en ai pas ! Attends au moins la paye de la semaine prochaine.

—Attends, tu plaisantes ! Il m'en faut, te dis-je. J'en veux ! Et si tu reviens les mains vides, tant pis pour toi ! Je connais plus d'une belle fille qui sera trop heureuse de m'ouvrir sa bourse.

—Tu me quitterais pour retourner avec ces filles-là.

—Te voilà avertie, à tantôt !

—Oh ! Seigneur ! où suis-je tombée ? murmura Marianne en le regardant s'éloigner.

Et, pendant quelques minutes, il sembla qu'une transformation allait s'opérer en elle.

A voir le regard sévère, presque haineux, qu'elle adressa à l'homme qui venait de la menacer d'un abandon immédiat, on eût pu croire que Marianne se révoltait à la fin, et allait se soustraire à la honteuse domination de Jacques.

Plongée dans une douloureuse rêverie, elle avait repris le chemin de l'atelier.

Une fois assise à la grande table avec les autres ouvrières, elle se mit à l'ouvrage sans proférer une parole.

Le jour était à la gaieté, aux éclats de rire, voire même aux chansons légères.

Les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient pénétrer un air délicieux, et les rayons d'un soleil éclatant caressaient les bras nus et des mains blanches dont les doigts effilés semblaient jouer bien plus que travailler.

Marianne n'entendait et ne voyait rien.

Sa pensée était ailleurs.

De l'argent ? où en trouverait-elle ?

Hélas elle n'avait plus le moindre petit bijou à vendre ou à mettre en gage, elle ne possédait plus qu'une seule robe, celle de tous les jours.

Et l'odieuse menace de son amant la poursuivait sans cesse.

Trahie ! abandonnée par lui ! Elle en mourrait.

Quand elle vit ses camarades plier leurs tabliers de travail et les déposer dans les tiroirs qui leur étaient réservés, il lui sembla que l'heure du supplice allait sonner pour elle.

—Eh ! Marianne ! Est-ce que tu ne viens pas ? lui disait-on en sortant.

—Si, si... je n'ai plus que quelques points à faire !

Elle retardait autant que possible, l'instant de ce départ qui la faisait trembler.

Et cependant elle ne pouvait rester plus longtemps chez madame Poidevin, car déjà les domestiques demandaient si elles pouvaient balayer l'atelier et mettre tout en ordre.

Marianne n'avait plus de prétexte à donner. Depuis longtemps son ouvrage était achevé.

—Que faire ? Emprunter ? A qui ? A quelqu'une de ses camarades ?

Ne savait-on pas qu'elle vivait avec la plus grande économie ? Les rieuses de l'atelier disaient en parlant d'elle : " Cette sournoise de Marianne... Elle se met une bonne petite dot de côté."

Elle n'avait pas répondu, craignant de se trahir.

Comment essayer d'emprunter après cela ?

Sa tête se troublait.

Il y avait de l'effarement dans ses yeux, et son esprit acceptait, de prime abord, les idées les plus extravagantes, les plus contradictoires.

Tout à coup, dans son affolement, elle eut un moment de vertige.

Elle entendait Jacques, son Jacques à elle, prodiguant à une autre ses douces paroles d'amour.

Ses oreilles bourdonnaient, le sang lui affluait au cœur avec violence. Il lui fallait trouver un moyen à tout prix...

Marianne poussa une exclamation. Elle avait trouvé.

Elle irait raconter à Mme Poidevin qu'elle voulait envoyer un peu d'argent à la vieille tante qui l'avait élevée, laquelle était infirme et s'adressait à elle.

C'était vraisemblable !...

Marianne s'arrêta à cette idée et courut frapper à la porte de l'appartement de sa patronne.

—Madame est sortie ! lui dit la domestique qui, l'entendant frapper, était accourue.